

américaine des Fourrures en 1838, époque où il était de résidence au fort Union. Il s'y trouvait encore en octobre 1847. Mais l'année suivante il se mit de société avec Larpenteur, un vieux commerçant français qui a laissé des mémoires intitulés « Quarante ans Traiteur de Fourrures », dans le but d'exercer sa profession chez les Têtes-Plates. Malheureusement, ces derniers ayant eu une escarmouche avec les Pieds-Noirs, durent s'enfuir au loin, occasionnant pour les deux associés de longs voyages dont les péripéties sont décrites dans le second volume du dit ouvrage.

**Bruguière, Théophile.** — Était en charge du fort Vermillon, à l'embouchure de la rivière Petit-Arc, Dakota méridional (1836-37). En 1851, Larpenteur, lui-même un vieux traiteur qui a laissé d'intéressants mémoires, le rencontra dans un moment de grand embarras. Il profite de la circonstance pour remarquer que « Bruguière était un de ces hommes simples et doués d'un grand cœur qui aideraient n'importe qui à se tirer de pareille difficulté. »

**Bruneau, Athanase.** — Un des guides des fameux voyageurs Milton et Cheadle qu'il accompagna jusqu'au fort Pitt en 1862. Homme sans malice et bon garçon, il était le fils d'un magistrat de la Rivière-Rouge, probablement le suivant.

**Bruneau, François** — Métis qui, en 1849, faisait partie du comité organisé par Riel père en vue d'obtenir l'acquittement de Sayer (q. v.) et la liberté de la traite. Il fut juge de district sous le gouvernement de l'Assiniboia. Remarquable par son intégrité, il fut aussi nommé membre du Conseil de la colonie. Il avait été, de concert avec le juge J. Black, constitué en commission de recherche dans les affaires de la maison McKenny et C<sup>ie</sup>, dont le fameux D<sup>r</sup> Schultz

faisait partie, quand il mourut de la fièvre dans l'été de 1865.

**Bruslé** (ou **Brûlé**), **Louis**.—Engagé d'abord comme canotier pour l'expédition d'Astor à la Colombie, il fut choisi pour servir à bord du *Tonquin*, après que ce petit voilier eut déposé ses passagers et sa cargaison à l'embouchure du fleuve. Le 5 juin 1811, le bateau mit à la voile pour aller faire le commerce des fourrures le long de la côte du Pacifique. Arrivé en face d'un village d'Indiens Nawattés, le capitaine Thorn jeta l'ancre et se mit à traiter avec les sauvages assisté d'un M. Mackay, qui s'attira de suite les bonnes grâces de ceux-ci. Mais Thorn n'avait ni son tact ni sa patience. Au bout d'un certain temps, il eut une difficulté avec un des principaux chefs, à l'occasion de laquelle il le chassa de son navire et le frappa même avec le paquet de fourrures qu'il lui avait apporté.

Peu après, une grande pirogue contenant une vingtaine d'indigènes, tous munis d'un paquet de pelleteries qu'ils tenaient sur la tête en signe de désir d'échange, approcha du voilier qui admit les Indiens à son bord. Un second canot, puis un troisième vinrent de la même manière, suivis de plusieurs autres pleins de rameurs qui demandaient à traiter. En sorte que le petit navire regorgea bientôt de sauvages qui paraissaient anxieux d'échanger leurs fourrures contre les marchandises des blancs.

Alarmés à la vue d'un si grand nombre d'étrangers, qui avaient d'ailleurs été admis en violation des règlements, les principaux membres de l'équipage demandèrent au capitaine d'en renvoyer une partie et de prendre les précautions nécessaires en vue d'assurer la sécurité de ses gens. Mais celui-ci affecta de ne voir aucun danger. Pourtant, au bout d'un certain

temps voyant une bonne brise s'élever, il en prit occasion pour congédier ses visiteurs sous prétexte qu'il allait mettre à la voile. Un cri de guerre effroyable sorti de toutes les poitrines indiennes fut toute la réponse qu'il reçut. Puis chaque Nawatté tirant un coutelas des pelleteries qu'il avait apportées, se jeta sur Thorn et les membres de son équipage, qui succombèrent bientôt sous leurs coups. Un sauvage au service du voilier se mit alors à la mer et fut recueilli par les femmes dont il se constitua l'esclave. Puis ce fut un pillage général.

Cependant cinq matelots qui s'étaient tenus dans les cordages (parmi lesquels se trouvait probablement Bruslé) ayant pu descendre jusqu'à fond de cale, en profitant de la mêlée générale, parvinrent à se débarrasser de la horde barbare en faisant usage de leurs armes à feu. Pendant assez longtemps personne n'osa plus approcher du *Tonquin*. Ce que voyant, quatre de ses défenseurs s'esquivèrent dans une chaloupe qui fut poursuivie et dont les occupants furent massacrés.

Croyant le navire complètement abandonné, les natifs reprirent courage, et s'y portèrent en grand nombre afin de s'en approprier tout ce qui était à leur convenance. Comme ils s'y trouvaient au nombre de plus de deux cents, une terrible détonation s'y produisit soudain, et une colonne d'épaisse fumée s'élança en l'air, éparpillant de tous côtés des morceaux de corps humains. Têtes, bras, jambes, mains, pieds, et des milliers de fragments de chairs saignantes retombèrent bientôt sur la surface des eaux, qui ne portaient plus que des débris de ce qui avait été le *Tonquin*. Ce voilier venait de sauter, probablement par l'intervention du cinquième matelot qui avait mis le feu aux poudres.

## C

**Cadot (ou Cadotte), Augustin.** — Canadien qui fut l'un des premiers habitants connus de la Rivière-Rouge. Il y avait trente-huit ans qu'il s'y trouvait lorsqu'il comparut comme témoin au procès qui se plaida à Toronto en octobre 1818 en conséquence de l'affaire de la Grenouillère. (V. BOURASSA, M.) Il avait été en 1804 commis et interprète de la C<sup>ie</sup> du N.-O. en bas de la Rivière-Rouge.

**Cadot, Louis.** — Peut passer à l'histoire, non pas pour ses services ou ses hauts faits dans l'ouest, mais à cause d'une épisode de sa vie qui tient du roman. D'origine française quoique fils ou petit-fils d'une Sauteuse, Cadot exerçait en 1840 le métier de charpentier au Sault Sainte-Marie quand Catlin, le fameux peintre de la vie indienne, conçut le projet de mener à Londres une troupe de sauvages sauteurs pour les exposer comme curiosités dans la grande métropole. L'Américain le prit pour en faire le chef de sa troupe indigène, et le charpentier non seulement consentit à se prêter à cette innocente supercherie, mais s'acquitta admirablement de sa tâche. Sa longue chevelure, son teint bistré et ses discours grandiloquents en imposèrent tellement aux Londoniens qu'il ne tarda pas à passer pour l'un des potentats de l'Amérique du nord. Bien plus, une jeune demoiselle de bonne famille s'éprit de lui, et malgré les menaces et les supplications de ses proches, elle résolut d'épouser le puissant chef sauvage qu'elle croyait commander à des milliers de sujets.

On devine son désappointement quand, à son retour dans les forêts du Nouveau-Monde, son mari la conduisit à une cabane sur le bord d'un lac où elle eut à

passer deux longues années dans l'isolement le plus complet. Et pourtant, bien que ses rêves de grandeur eussent été si cruellement brisés, elle accepta courageusement sa nouvelle position et refusa de retourner dans sa famille. Elle fit plus. Cadot étant revenu au Sault-Sainte-Marie, elle s'y fit instruire par le prêtre et embrassa la religion catholique. Mais, peu habituée à la vie de sacrifice qui était devenue son partage, et d'ailleurs assez mal traitée par son mari, elle s'éteignit bientôt munie des consolations de la sainte Eglise.

C'est alors que Cadot put mesurer la grandeur de sa perte. Il lui éleva un monument funéraire, et à partir de ce moment il devint un autre homme, passant son temps à lire, à prier en anachorète et à méditer sur ses torts envers celle qui avait été pour lui un ange de douceur et un modèle de fidélité. En 1853, il pleurait encore celle dont il avait brisé la carrière d'une manière si étrange.

**Cadotte (ou Cadot), Jean-Baptiste.** — L'ancêtre du précédent et le père du suivant, fut un des principaux traiteurs du nord-ouest avant et après la cession du Canada. En mai 1762, il était en charge du fort établi en 1750 au Sault Sainte-Marie, et était marié à une Sauteuse du nom d'Anastasia qui lui donna deux enfants, Jean-Baptiste et Michel. Dans l'été de la même année, son fort tomba aux mains des Anglais; mais cet établissement étant peu après devenu en grande partie la proie des flammes, Cadotte et son ami Alexandre Henry, dont il devait dans la suite devenir l'associé, passèrent au fort Michillimakinac en compagnie du commandant anglais, qui y fut bientôt après massacré avec toute la garnison. Henry n'échappa que comme par miracle et grâce à l'intervention de Cadotte.

En 1765, les deux amis se mirent de société dans la

traite des fourrures, résidant au Sault Sainte-Marie, où Cadotte avait une belle et spacieuse maison, de vastes hangars et une grande étendue de terre, dont seize arpents étaient en culture en 1788. Le 24 mai 1796, brisé par l'âge et les fatigues d'une vie laborieuse, Cadotte donna tous ses biens à ses deux fils, à condition qu'ils prendraient soin de lui durant le reste de sa vie. On prétend qu'il ne mourut qu'après 1812. Son nom s'écrivait originairement Cadot ou Cadeau, Cadotte étant la forme française de Cadot prononcé à l'anglaise.

**Cadotte, Jean-Baptiste.** — Fils métis du précédent, épousa une Sauteuse dont il eut quatre enfants qui reçurent, le 5 août 1826, une section de terre du gouvernement des États-Unis. Leur père était mort vers 1818.

**Cadotte, Michel.** — Fils métis de J.-B. Cadotte, père, qu'il suivit dans la carrière du commerce avec les sauvages. S'étant agrégé à la C<sup>ie</sup> du N.-O., il fut en 1798 mis à la tête d'un poste à la rivière Tortue. Six ans plus tard, il dirigeait un fort sur la rivière Montréal, et avait en outre la surintendance de tous les comptoirs de cette région. Un de ses fils suivit Malhiot (q. v.) au lac Flambeau.

**Cadotte, LE PETIT.** — Commis au fort Dauphin au compte de la C<sup>ie</sup> du N. O., en 1804.

**Cadrant, Thomas.** — Métis qui faisait partie de l'expédition du D<sup>r</sup> Richardson à la recherche de sir John Franklin (1848-49).

**Capois, Antoine.** — Servait en 1804 la C<sup>ie</sup> du N.-O., en qualité d'interprète en haut de la Rivière-Rouge.

**Capois, François.** — Commis en 1804 au service de la C<sup>ie</sup> du N.-O., en haut de la Rivière-Rouge.

**Cardinal, Jacquot.** — Un des compagnons de l'explorateur David Thompson en 1800. Après un court

séjour au fort Auguste (Edmonton), il se rendit le 7 avril au fort des montagnes Rocheuses, situé sur la rive nord de la Saskatchewan, un mille et quart au-dessus de la rivière à l'Eau-Claire. De là, avec trois compagnons, Chaurette, Lagacé et Clément, il s'embarqua sur la rivière la Biche, et la descendit ainsi que la Saskatchewan du sud qui n'avait encore jamais été explorée. D. Thompson, retenu par les suites d'un accident, ne put faire ce voyage.

**Cardinal, Joseph.** — Interprète en 1804 au fort des Prairies (Edmonton). En 1787, sir Alex. Mackenzie l'avait avec lui à la rivière Maligne. Il est probablement le même qu'un Canadien du même nom qui s'était depuis longtemps établi à l'Ile-à-la-Crosse quand, en 1854, M<sup>sr</sup> Taché lui administra le sacrement de confirmation. Il était alors âgé de 98 ans, et avait eu nombre d'enfants d'une sauvagesse. A l'époque de la visite épiscopale, Cardinal avait près de lui une postérité dont il voyait la cinquième génération.

**Carrier, Damase.** — Métis, ami intime de L. Riel, qui, après la prise de Batoche (mai 1885), fut, dit-on, traîné une corde au cou par les soldats du général Middleton, jusqu'à ce qu'il eut rendu le dernier soupir. Le lendemain, des femmes métisses le trouvèrent les deux mains crispées de désespoir autour du lien fatal dont on s'était servi pour l'étrangler.

**Carrière.** — Canadien qui faisait partie de l'expédition d'Astor au fleuve Colombie (1810-12).

**Cartier, Joseph.** — Interprète de Wm. McGillivray au lac Serpent en 1786. En 1799, il servait en la même qualité la C<sup>te</sup> du N.-O., et résidait à la rivière Churchill. Le grand explorateur A. Mackenzie écrit de lui à son cousin que c'était un « garçon insinuant et très intelligent. »

**Cassault, COLONEL Louis-Adolphe.** — Commandait le bataillon des tirailleurs de Québec envoyé sous le colonel Wolseley établir l'autorité du Canada à la Rivière-Rouge (1870).

**Cauchon, HON. Joseph-Edouard.** — Un des premiers gouverneurs du Manitoba. Naquit à Saint-Roch de Québec le 16 décembre 1816, et fit ses études au séminaire de cette ville ; puis se prépara au barreau où il fut admis en 1843. Pendant qu'il faisait son stage, il s'associa à M. Etienne Parent dans la publication du *Canadien*, et quand ce dernier entra au parlement, M. Cauchon devint l'éditeur-en-chef de ce journal. En 1844 il fut élu membre de l'Assemblée législative pour Montréal, et y représenta cette ville pendant huit ans. En 1855, il fut nommé Commissaire des terres de la couronne, et s'occupa activement de la construction d'un chemin de fer entre Montréal et Québec. Il fut aussi un ardent défenseur du projet d'union des provinces canadiennes sous un gouvernement central, et une brochure qu'il publia dans ce sens en 1857 ne contribua pas peu à familiariser ses compatriotes avec cette idée.

Après la Confédération, il en fut récompensé en étant élu président (ou « orateur ») du sénat, charge qu'il occupa jusqu'en 1872. Il fut alors élu pour représenter Québec aux Communes du Canada ; puis l'hon. M. McKenzie l'admit en décembre 1875 dans son cabinet, dont il fit partie jusqu'en 1877.

Nommé alors gouverneur du Manitoba, il entra en fonctions le 2 octobre suivant. Sa femme étant morte trois jours après, son règne fut nécessairement dénué de grande importance au point de vue social. En ce qui est de la politique, la mesure par laquelle il affirma surtout son autorité fut probablement le veto qu'il

opposa au projet de reconnaissance légale de l'ordre des Orangistes déjà votée par la chambre. Ce fut là une de ses dernières mesures. Son terme d'office dura jusqu'au 2 octobre 1882.

Il se retira alors chez son fils, qui demeurait à Whitewood près Qu'Appelle, où il mourut le 23 février 1885.

**Cayen, Alexandre.** — Métis qui prit une part importante à la révolte de 1885. Gabriel Dumont l'envoya chez les Assiniboines solliciter leur concours. A la fin des hostilités, il fut condamné à sept ans de pénitencier.

**Cayen, Louis.** — Métis franco-déné, issu vers 1792 d'un père parisien ; il fut un caractère inconstant et volage. Sur ses vieux jours il se livra aux protestants et plaida chaleureusement leur cause près des Indiens du Grand Lac des Esclaves, tout en récitant pieusement son chapelet dans le secret de sa cabane. Deux fois excommunié, apostat et persécuteur de la foi, il mourut en prédestiné. Il se confessa avec les marques du plus grand repentir, et dès qu'il vit entrer le prêtre avec le saint Viatique, il se jeta à bas de son lit, ne voulant recevoir son Dieu qu'à genoux sur le plancher de son humble demeure. Il aida A.-R. McLeod à fonder le fort Reliance pour l'expédition de Back, et fut l'un des guides de cet explorateur.

**Chaboillet, Charles - Jean - Baptiste.** — Bourgeois important de la C<sup>ie</sup> du N.-O. Il naquit à Trois-Rivières, où il fut baptisé le 27 novembre 1742. Son père, François Ch., était lieutenant des troupes en 1759, et sa mère était Marguerite Cardin. En 1796, Charles-J.-B. construisit un fort à l'embouchure de la rivière aux Rats. Le 14 mars de l'année suivante, il recevait à Pembina le célèbre géographe David Thompson qui,

s'apercevant que son poste était au sud de la ligne qui allait probablement diviser les possessions anglaises du territoire des États-Unis, lui conseilla de le reconstruire plus au nord. En 1799, Chaboillez se trouvait à ce dernier poste, et en 1804 il fut promu au commandement du district de l'Assiniboine. Il poussa alors les opérations de sa compagnie jusqu'au Missouri et au delà, organisant à cet effet une expédition dont il confia le soin à F.-A. Larocque (q. v.). En 1805, il fut remplacé par M. de Rocheblave (q. v.) et mourut à Terrebonne en 1809.

Chaboillez aimait la vie aventureuse et libre des grandes prairies, et même à un âge avancé il faisait son tour du nord-ouest comme le plus jeune bourgeois. Son extrait de baptême écrit son nom Chaboillé.

**Chaboillez, Charles.** — Fils du précédent, succéda à son père dans la C<sup>e</sup> du N.-O. Il visita le Missouri en 1806 et se rendit jusque chez les Gros-Ventres afin d'échanger ses marchandises pour des chevaux. Il survécut peu de temps à son père, et mourut comme lui à Terrebonne, en 1812.

**Chambly, Bernard.** — Interprète au lac Seul en 1804 pour le compte de la C<sup>e</sup> du N.-O.

**Champagne, Emmanuel.** — Métis qui fut un des douze conseillers du gouvernement de Riel en 1885.

**Charbonneau, Jean-Baptiste.** — Canadien dont l'abbé G. Dugas a esquissé la vie, qu'il représente comme typique de celle du « voyageur » d'autrefois. Né à Boucherville le 25 décembre 1795, il devint à l'âge de douze ans apprenti maçon à Montréal. Quatre ans plus tard, il s'engagea comme volontaire à l'occasion de la guerre anglo-américaine, et assista à la bataille de Châteauguay. Cette guerre terminée, il tourna ses regards vers l'ouest, et le 5 mai 1815 il partit pour la

Rivière-Rouge avec Colin Robertson, de la C<sup>te</sup> de la Baie d'Hudson, au service de laquelle il s'était mis.

Arrivé au fort Douglas, il en fut vite expédié à la rivière Brochet. Au lac Winnipeg, il fut laissé sur le rivage par ses trois compagnons partis pour visiter un camp sauvage. Ils n'en revinrent jamais, et Charbonneau aurait péri s'il n'eut été recueilli le septième jour par deux bourgeois de la Compagnie, heureusement de passage. De là il se rendit à la factorerie de York, sur la Baie d'Hudson ; puis peu après il fut dirigé sur l'Ile-à-la-Crosse, où il resta quinze ans, faisant de temps à autre quelque voyage au lac Athabaska. (V. ADAM, J.)

Il revint alors à Saint-Boniface en qualité d'homme libre, comme on disait alors, et aida M<sup>re</sup> Provencher dans la construction de sa cathédrale (1832). Puis, las de la vie sédentaire de la Rivière-Rouge, il partit pour le Minnesota, gagnant jusqu'en 1860 une vie plus ou moins précaire comme chasseur, pêcheur, et même parfois porteur de courrier.

En 1862, il eut la bonne fortune d'échapper au fameux massacre des Sioux qui arriva tout près de lui. Il habitait alors les bords de la rivière Saint-Pierre, non loin de la colonie allemande qui eut tant à en souffrir. Exaspérés par la mauvaise foi des autorités américaines et les péculations auxquelles se livraient ses représentants, aussi bien que par l'insolence de quelques colons, les Sioux, au nombre de trois mille guerriers, tombèrent le 19 août sur les blancs, dont ils massacrèrent près de cinq cents, commettant sur les cadavres les plus honteuses mutilations, clouant de petits enfants contre la porte des maisons, en attachant d'autres par les jambes et les suspendant la tête en bas, etc. Charbonneau fut fait prisonnier, et sa qualité de Canadien le sauva très

probablement d'un sort plus cruel. Délivré par les troupes américaines, il revint à Saint-Boniface, où il vécut de la charité de M<sup>re</sup> Taché, et mourut en 1883.

**Charbonneau, Toussaint**, — Fameux guide et interprète de l'ouest, à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du suivant. En 1793, il était à la Rivière-Rouge au service de la C<sup>te</sup> du N.-O. Trois ans plus tard, il passa à la vallée du Missouri et s'établit chez les Gros-Ventres. De là il accompagna plusieurs expéditions célèbres, entre autres celle du major Long aux montagnes Rocheuses. De 1803 à 1804, nous le trouvons en charge du fort Pembina avec Alexandre Henry. Retournant au sud, il servit d'interprète aux capitaines Lewis et Clarke lors de leur expédition au travers des montagnes Rocheuses (1804-05). Les explorateurs le cédèrent alors, moyennant certaines conditions, à F.-A. Larocque (q. v.). Avant de partir avec son nouveau maître, il dut aller avec le capitaine Clarke, accompagné de vingt-cinq hommes et un parti de Mandanes, essayer de punir des Sioux qui avaient tué un Mandane. Pendant qu'il servait sous Larocque il s'unit, le 8 février 1805, à une femme de la tribu des Gens-des-Serpents qui avait été faite prisonnière par d'autres Indiens.

Les deux explorateurs américains disent qu'il était bigame.

Au mois d'avril 1826, il se trouvait établi chez les Gros-Ventres, lorsque, le 6, l'eau du Missouri s'éleva si rapidement et si haut qu'il fut obligé de se sauver avec quelques effets sur un hangar à maïs à deux milles du fleuve, où il resta trois jours sans feu et exposé aux intempéries d'une saison maussade. Cette même inondation causa la mort des habitants de quinze tentes dakotas.

Il vivait encore au printemps de 1838, époque où Larpenteur fut heureux de le rencontrer, à quelque 70 milles du fort Clark, chez les Mandanes. Il avait alors passé « quarante ans parmi les Indiens du Missouri », dit ce traiteur dans ses mémoires.

Le prince Maximilien de Wied-Neuwied mentionne Charbonneau en termes très flatteurs dans son « Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord », et lui donne crédit pour beaucoup de renseignements précieux sur les mœurs des différentes tribus qu'il décrit. Il était très connu des Mandanes qui lui avaient décerné cinq noms différents. Lewis et Clarke l'appellent Chabonneau. Charbonneau était arrivé dans la vallée du Missouri vers 1798, et y resta plus de quarante ans.

**Charette.** — Commis en charge du fort Hudson's Hope, sur la rivière la Paix en 1872.

**Charlois, Antoine de.** — Pionnier de l'ouest canadien dont le nom (écrit de Charloit par l'explorateur Back) s'est transformé en Desjarlais, sous lequel G. Franchère le mentionne. D'abord guide au service de la C<sup>ie</sup> du N.-O., il devint plus tard interprète et commis à la Rivière-Rouge pour le même corps commercial. En 1803 il était en charge d'un poste au lac Manitoba, et l'année suivante il fut envoyé au lac du Chien. En 1805 il quitta le service et s'établit au lac la Biche, où il se mit à chasser à son compte. Il s'y trouvait encore en juin 1814, avec une nombreuse famille métisse, quand Franchère (q. v.) y passa en retournant au Canada. Tel était alors son isolement du monde civilisé qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de se faire lire des lettres qu'il avait reçues depuis déjà deux ans. Ses parents résidaient alors à Verchères, P. Q. Pour un de ses enfants, v. DESJARLAIS, A.

**Charon, Joseph Roy dit.** — Contremaître au service

de la C<sup>ie</sup> du N.-O. En 1804 il était stationné dans le district d'Athabaska.

**Charoux, Charles.** — Commis au fort de la C<sup>ie</sup> du N.-O. sur le lac la Pluie en 1804.

**Charpentier, N.** — Canadien qui servit en qualité d'artilleur lors de la rébellion de 1885, et mourut des suites des blessures qu'il reçut à la bataille de Batoche.

**Charpentier, X.** — Un des compagnons de sir Geo. Simpson lors de son grand voyage au travers du continent américain (1828).

**Chartrand, Paulet.** — Canadien qui résidait à la Pointe-aux-Chênes, sur le lac Manitoba, où il s'occupait de la manufacture du sel, lorsque, en 1861, un voisin en état d'ivresse le soumit à tant d'indignités et l'insulta si violemment que, n'y tenant plus, Chartrand lui donna dans le côté un coup dont il mourut quelque temps après. Son procès, qui eut lieu le 21 novembre, fut l'événement de l'année pour la petite colonie. Le prisonnier était de taille herculéenne; il admit sans broncher ce qu'on lui reprochait, mais fit remarquer que la provocation qui avait causé son acte irréfléchi dépassait tout ce qu'un homme pouvait endurer patiemment. Condamné à neuf mois de prison, il fut gracié six mois après par suite d'une pétition couverte de signatures.

**Charrette, Siméon.** — Commis d'abord pour la C<sup>ie</sup> du N.-O., en 1799, époque où il se trouvait au sud du lac Supérieur, puis au service de la C<sup>ie</sup> X Y peu de temps avant sa fusion avec la première corporation (1804-05). Il faisait alors concurrence à M. Malhiot (q. v.) au lac Flambeau, Wisconsin, par le bon marché de ses marchandises et les présents de rhum, dont ce dernier n'était guère plus ménager avec les Indiens. Sous le rapport des prix, Malhiot écrit dans son

journal : « Je n'ai jamais connu, depuis onze ans que j'hiverne, un adversaire qui traite à aussi bon marché que Chorette. Je crois que Lucifer lui apporte des marchandises de Londres à mesure qu'il en a besoin. » Pendant qu'il passait sur le lac Winnipeg non loin d'un parti de la C<sup>ie</sup> du N.-O., ceux-ci tirèrent à plomb sur lui. Aussi appelé Chorette.

**Châtelain, Louis-Jean-François.**—Commis de la C<sup>ie</sup> du N.-O. dans les premières années de son existence. Il naquit à Trois-Rivières et fut baptisé le 27 novembre 1742. Son père était François Ch., lieutenant des troupes en 1739, et sa mère Marguerite Cardin. En 1790 il était en charge d'un fort six milles en dessous du poste de la branche méridionale de la Saskatchewan, auprès duquel se trouvait un établissement du même genre appartenant à la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson. Celui-ci fut attaqué par les sauvages au nombre d'environ cent-cinquante, qui massacrèrent tous ses habitants à l'exception d'un homme qui parvint à se cacher. Après avoir pillé le fort, ils y mirent le feu et se dirigèrent vers le poste où commandait Châtelain. Cet établissement ne contenait alors que trois hommes, quelques femmes et des enfants. Les premiers prirent leur place dans les bastions, et soutinrent bravement le feu des Indiens jusqu'à l'approche de la nuit, lorsque ceux-ci crurent prudent de se retirer avec leurs morts et leurs blessés. De son côté, M. Châtelain profita de leur départ pour emballer ses marchandises et descendre la rivière avec tout son monde l'espace d'environ deux cents milles, jusqu'à un endroit où il bâtit un nouveau fort.

Neuf ans plus tard, il commandait au fort des montagnes Rocheuses, et le 21 septembre 1805 D.-W. Harmon le trouva à la tête du fort de la branche sud

de la Saskatchewan. Celui-ci écrit son nom Châtelain.

**Châtelain, Louis.** — Employé de la C<sup>ie</sup> du N.-O. qui se trouvait en 1799 au fort Dauphin. Peut-être le même que le Châtelain surnommé le « Petit Livre » par les sauvages, qui fut plus tard un interprète distingué pour la C<sup>ie</sup> de la baie d'Hudson au fort Francis. Prud'homme dit qu'il mourut presque centenaire.

**Chaurette, Jean-Baptiste.** — Voyageur canadien qui en 1799 se trouvait au fort des Prairies (Edmonton), et fit le même voyage de découverte que J. Cardinal (q. v.).

**Chenette, Louis.** — Commis en charge du fort de la C<sup>ie</sup> du N.-O. au lac la Pluie en 1804.

**Clappine, Antoine.** — Timonier d'un des canots de l'expédition d'Astor à la Colombie. Il était déjà vieux en 1811, mais était considéré comme « un des plus précieux voyageurs » de ce temps-là. Le 28 octobre de ladite année, comme il dirigeait son embarcation au milieu d'un rapide de la rivière aux Serpents, le courant le jeta contre un roc qui la fendit et la fit chavirer. Ses quatre camarades parvinrent à se sauver ; mais Clappine s'étant cramponné au canot renversé, les flots turbulents du rapide le lancèrent contre une autre roche. Le choc lui fit lâcher prise, et il fut noyé.

**Clause.** — Canadien qui tenta en 1767 de pénétrer au nord-ouest par le lac Népigon afin de rencontrer les sauvages qui avaient repris le chemin de la baie d'Hudson pour leur commerce. Il atteignit une assez grande distance à l'ouest de cette pièce d'eau, mais eut beaucoup à souffrir de la faim, étant réduit avec ses gens à manger des ballots de fourrures. Quelques années après, il fut tué par des sauvages au Fond du lac Supérieur.

**Clément, Antoine.** — Compagnon de J. Cardinal (q. v.) dans son exploration des rivières la Biche et Saskatchewan.

En 1804 il faisait partie du personnel du fort des Prairies (Edmonton), au service de la C<sup>h</sup> du N.-O., et deux ans plus tard (novembre 1806) il se trouvait avec l'explorateur D. Thompson au fort des montagnes Rocheuses, après avoir passé l'été en sa compagnie au fort Koutenay.

**Collerette, Michel.** — Commis en 1804 au bas de la rivière Rouge, où il faisait la traite des fourrures pour le compte de la C<sup>h</sup> du N.-O.

**Comtois, François.** — Compagnon de sir Alex. Mackenzie dans son expédition de 1792-93 au travers des montagnes Rocheuses.

**Constant.** — Guide distingué qui, étant entré en 1783 au service de Côté (q. v.), essaya de pénétrer au nord-ouest par le lac Népigon, et perdit dans cette expédition quatre de ses hommes qui furent tués et mangés par des sauvages mourant de faim. Il épousa une Sauteuse qui lui donna plusieurs enfants.

**Corne Saint-Luc, CAPITAINE Louis Luc de la.** — Un des Canadiens du régime français qui jouirent de la plus grande influence sur les tribus indiennes, laquelle dans le cas présent se prolongea même après l'abandon du Canada par la France. Né à Cataracoui (Kingston) le 6 juin 1703, il ne put être baptisé que le 21 juin de l'année suivante, à Montréal. Il était fils de Jean-Louis de Chapt, sieur de la Corne, et de Marie, fille de Louis de la Vérendrye (q. v.). Un de ses premiers exploits fut la prise du fort Clinton en 1747. Il se distingua aussi à la bataille de Carillon, où il enleva un convoi de cent-cinquante chariots au général Abercrombie.

En 1753, il succéda au sieur de Saint-Pierre dans la direction des postes de l'ouest canadien. Il se rendit alors au fort Poskoyac, sur la Saskatchewan. L'ayant restauré et agrandi, il lui donna son nom ; puis il explora la vallée de la rivière Carotte et y ensemença quelques arpents de terre, méritant par là d'être appelé le premier agriculteur connu de l'ouest (1754).

Son séjour dans les grandes plaines du Canada central fut pourtant de courte durée. Préférant la carrière des armes aux paisibles conquêtes de l'agriculture, il reprit le chemin de l'est vers 1755. Trois ans plus tard (août 1758), avec une force de six cents hommes dont un tiers étaient des Indiens, il tua cent-dix Anglais et en fit soixante prisonniers à une troupe de deux cents qui escortaient un convoi de cinquante chariots, avec deux cents bœufs, non loin du fort Georges. Au mois de juillet 1759, une bande de cent-trente sauvages de l'ouest était probablement sous ses ordres immédiats à la bataille des plaines d'Abraham. Il assista à la bataille de Sainte-Foy, où il fut blessé.

Après la conquête, il voulut passer en France ; mais le vaisseau qu'il devait prendre ayant fait naufrage sur la côte du Cap Breton (15 novembre 1761), il revint au Canada après une longue marche à travers bois, et s'y fixa permanently.

Lors de la guerre de l'Indépendance américaine, il n'hésita pas, malgré ses soixante-six ans, à reprendre les armes à la demande du gouverneur du Canada. Il y commanda sous le général Burgoyne un corps de sauvages qui, ne trouvant pas dans les Anglais la sympathie à laquelle ils étaient habitués de la part des Français, ne donnèrent pas la satisfaction à laquelle on s'attendait. Le général Burgoyne en rejeta publiquement la faute sur M. de Saint-Luc, qui lui répondit

vigoureusement (23 octobre 1778) dans une lettre qui parut dans les journaux de Londres, au cours de laquelle il rappelait à son accusateur entre autres choses que son origine à lui, de Saint-Luc, valait bien celle du général anglais (qui était bâtard); que ses cinquante années de service démontraient amplement qu'il n'avait jamais craint les périls de la guerre, et que si les sauvages avaient graduellement déserté son drapeau, c'était parce que lui, Burgoyne, n'en avait pris aucun soin.

Après la guerre anglo-américaine, de Saint-Luc fut fait conseiller législatif, et défendit vaillamment les droits politiques des Canadiens. Il s'éteignit à un âge avancé.

**Coté.** — Organisa en 1783 une expédition de traite dans l'ouest dont le commandement fut confié à un nommé Constant. Homme d'une grande distinction, Côté était un traiteur libre dont une des filles épousa F.-A. Larocque (q. v.) et une autre l'honorable J.-M. Quesnel (q. v.).

**Cournoyer, Emmanuel.** — Canadien qui accompagna sir John Franklin pendant la première partie de son expédition de 1820-21. L'explorateur écrit son nom Connoyer et Cournoyée. Il dut le renvoyer pour cause de santé.

**Coutlée, Sœur Anastasie-Gertrude,** dite S<sup>r</sup> Saint-Joseph. — Fut une des fondatrices de la communauté des Sœurs Grises à la Rivière-Rouge (V. VALADE, Mère). Elle naquit aux Cèdres le 15 novembre 1819, et fit sa profession religieuse le 1<sup>er</sup> juin 1838. A Saint-Boniface elle devait s'occuper des novices; mais en attendant des sujets elle fit la classe aux garçons. Après de longues années de dévouement, pendant lesquelles elle ne cessa de faire preuve d'une grande

humilité et d'une charité sans bornes, elle s'éteignit le 1<sup>er</sup> février 1897.

**Crébassa, Jean.** — D'abord contremaître en charge d'un poste au bas de la rivière Rouge, au service de la C<sup>o</sup> du N.-O., il devint, en 1800, assistant-traiteur au fort Pembina. En 1804, il était retourné à son premier poste en qualité de commis et d'interprète. Il en était encore le commandant quand Franchère y passa en juin 1814. En juillet 1817, un Canadien du même nom était en charge du fort Alexandre, sur le lac Winnipeg.

**Crédit, Mathieu Pelonquin dit.** — Un des compagnons de sir John Franklin au cours de sa malheureuse expédition arctique de 1820-21. Après les inexprimables difficultés d'un voyage au travers d'un désert où quelques poignées de lichen étaient sa nourriture ordinaire, il devint, le 4 octobre 1821, d'une faiblesse qui l'empêcha d'avancer, d'autant plus que, contrairement à la majorité des voyageurs, son estomac ne pouvait s'accommoder de cet étrange aliment. Comme fiche de consolation, on lui permit de manger ses vieux mocassins, et il n'eut désormais à porter que ses couvertures et son fusil. Et pourtant, vers le midi du même jour, il dut rester en chemin au milieu d'une tempête de neige, au sein de laquelle il mourut de faim et de fatigue, abandonné de son chef et de ses compagnons obligés d'avancer tant bien que mal pour sauver leur propre vie.

**Cusson, Sœur Cécile.** — La première à prononcer ses vœux dans l'ouest canadien. Elle naquit le 13 février 1821 dans la paroisse du Saint-Esprit, diocèse de Montréal, et, ayant commencé son noviciat chez les Sœurs Grises de Montréal le 22 juin 1845, elle s'embarqua le lendemain à destination de la Rivière-Rouge

en compagnie du R. P. Aubert et du Frère Taché, tous les deux O. M. I. Leur voyage eut cela de remarquable qu'il fut pour les missionnaires le dernier accompli par la voie fastidieuse des canots, leurs caravanes subséquentes ayant constamment suivi celle des prairies américaines. Sœur Cusson prononça ses vœux à Saint-Boniface le 21 novembre 1847, et depuis s'occupa diligemment à toutes sortes d'ouvrages, maniant avec la même facilité la faucille, la pioche, le rateau, le rouet, le métier et l'aiguille. Après la mort de S<sup>r</sup> Gosselin (q. v.), elle fut aussi sacristine à la cathédrale, et mourut le 20 juin 1906.

## D

**Dandurand, O. M. I., Rév. P. Damase.** — Le premier Oblat canadien. Né le 24 mars 1819 à Laprairie, il fit ses études à Chambly, et fut tonsuré à l'âge de 16 ans. Ordonné prêtre le 12 septembre 1841 par M<sup>sr</sup> Bourget, évêque de Montréal, il habitait à l'évêché de cette ville quand il y introduisit les premiers Oblats qui arrivaient de France. M<sup>sr</sup> Bourget leur offrit alors comme novice le jeune abbé qui n'avait jamais pensé à se faire religieux. Le soir même, il disait l'office canonique avec les nouveaux venus, et prenait bientôt après l'habit de leur Congrégation. Il fit ses vœux perpétuels le 2 septembre 1842, et deux ans après (11 mai 1844) il était nommé curé-missionnaire de Bytown (Ottawa); puis, le 28 juillet 1848, en vertu d'une dispense de son supérieur général, il devenait grand vicaire de M<sup>sr</sup> Guigues, O. M. I., premier évêque de cette ville. A la mort de ce prélat, il administra le diocèse jusqu'au sacre de M<sup>sr</sup> Duhamel, auquel il avait fait faire sa première communion. Il fut en outre

vicaire général du cardinal Taschereau jusqu'à la mort de ce dernier.

Le 16 mai 1875, il était parti pour Leeds, Angleterre, où l'envoyait son supérieur général, quand M<sup>re</sup> Taché obtint son retour au Canada et sa nomination aux missions du Manitoba. Il arriva à Winnipeg le 28 août de la même année, et fut d'abord chargé des catholiques de cette ville naissante. Le 26 août 1876, il fut nommé curé de Saint-Charles, puis le 28 août 1900 il devenait chapelain et aumônier de l'hospice Taché, avec résidence à Saint-Boniface.

Le R. P. Dandurand est actuellement (juin 1907) le plus ancien Oblat du monde (n<sup>o</sup> 104), en même temps que le plus vieux prêtre du Canada et des Etats-Unis.

**Darveau, Rév. Jean-Edouard.** — Un des premiers missionnaires de la Rivière-Rouge. Naquit à Québec le 17 mars 1816, et après avoir fait ses études au séminaire de cette ville, il fut ordonné prêtre le 21 février 1841. Il se rendit la même année à la Rivière-Rouge, et passa son premier hiver avec M. Belcourt dans le but d'apprendre la langue sauteuse. Au printemps de l'année suivante, il fut mis en charge de la mission de la Baie-des-Canards, sur le lac Manitoba, d'où il visitait le Pas et autres postes de la Saskatchewan, donnant les plus belles espérances, quand il périt victime de son zèle, se noyant dans le lac Manitoba. Son corps fut trouvé sur la grève, et inhumé dans la cathédrale de Saint-Boniface (1844).

**Dauphinois, Hon. François.** — Métis qui fut un des trois délégués du district électoral de Saint-François-Xavier à la Convention convoquée par le gouvernement de Riel le 16 novembre 1869. Le 8 janvier suivant, il devint vice-président du Gouvernement Provi-

soire ; ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé, le 10 mars 1871, un des sept membres du Conseil législatif du Manitoba.

**Dazé, Louis.** — Canadien qui s'était donné aux missions de Saint-Albert et qui, après une vingtaine d'années de dévouement, périt victime de l'intérêt qu'il portait aux biens des missionnaires. Vers le milieu de novembre 1874, il accompagna un Père Oblat qui évangélisait les Cris et les Pieds-Noirs à vingt-cinq ou trente journées de marche de Saint-Albert. Les vivres commençant à manquer, il partit avec des sauvages pour la chasse du buffle, dont de grandes bandes furent rencontrées à soixante-dix ou quatre-vingts milles du campement. Après en avoir tué plusieurs, ils revinrent le soir à un point désigné d'avance, et presque aussitôt après une terrible tempête de neige se déchaîna sur la prairie. Malgré l'avis de ses compagnons, Louis Dazé partit pour ramener au camp des chevaux de la mission que les sauvages n'avaient pu trouver. Naturellement, aveuglé par la poudrerie, il se perdit, et ce ne fut que quatorze jours après qu'on retrouva son corps inanimé. Malgré les quatre pieds de neige qui étaient tombés, il avait fait plus de soixante milles à jeun et s'était dirigé du côté de la mission, dont il n'était plus éloigné que de quatorze milles et à cinq minutes d'un camp de sauvages. D'une boîte de deux cents allumettes qu'il avait prise en partant il avait usé tout le contenu, excepté une seule, et ses joues étaient sillonnées de larmes glacées. Il était un excellent chrétien et avait communié huit jours avant sa mort. Il fut pleuré par les missionnaires comme on pleure un frère.

**Decoigne, François.** — Natif de Berthier ; il devint

un des principaux traiteurs du nord-ouest. D'abord au service de la C<sup>ie</sup> du N.-O., il se trouvait en 1799 à un poste non loin des montagnes Rocheuses. En 1804, il était en charge du département de la rivière Athabasca, où il resta longtemps. Plus tard, il joignit les rangs de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson, sous les auspices de Colin Robertson, fameux dans les annales de la colonie de lord Selkirk. En 1810 il la représentait dans le district d'Athabasca. M. Wentzell l'appelle « le célèbre Mons. De Quoine ». John MacDonald, un des principaux bourgeois de la C<sup>ie</sup> du N.-O., l'estimait beaucoup pour l'avoir connu au fort Georges (1799) et au fort Auguste, près d'Edmonton, qu'il avait bâti lui-même. En mai 1814, il était encore en charge du fort de la Montagne quand il se joignit au parti de Franchère pour retourner au Canada.

**Delaunay, Joseph.**—Membre de l'expédition d'Astor à la Colombie (1810-12). De concert avec trois autres blancs, il fut envoyé, le 28 septembre 1811, pour faire la chasse au castor. Mais il fut pillé et maltraité par les Indiens Corbeaux. S'étant ensuite rendu à la Colombie, il continua à servir les traiteurs américains en qualité de chasseur ou trappeur (1813). Puis, envoyé au pays des Gens-dés-Serpents pour y exercer son métier, il se sépara du petit parti auquel il appartenait et ne fut plus revu. Certains auteurs l'appellent Pierre.

**Délorier (ou Deslauriers).**—Un des compagnons de F. Parkman dans son grand voyage au travers des plaines de l'ouest américain (1846). « Ni fatigue, ni danger ou rude labeur ne pouvait jamais altérer sa bonne humeur et sa gaieté, pas plus que son extrême politesse vis-à-vis de son bourgeois », dit de lui l'écrivain américain.

**Delorme, François.** — Employé de la C<sup>o</sup> du N.-O. Était, en 1799, stationné dans le bas de la rivière Rouge.

**Delorme, Joseph.** — Métis qui prit part à la bataille du lac Canard (26 mars 1885), et s'y battit « comme un lion », dit son commandant, Gabriel Dumont. Par extraordinaire, il fut un de ceux que les tribunaux acquittèrent à la termination des hostilités. Il avait déjà fait connaissance en 1874 avec la justice canadienne (V. NAULT).

**Delorme, HON. Pierre.** — Un des deux délégués de la circonscription de la Pointe Coupée à la Convention nationale du 21 décembre 1869, sous le gouvernement de Riel. Il eut l'honneur d'être le premier représentant de Provencher aux Communes du Canada, auxquelles il fut élu le 2 mars 1871. Le 30 décembre de l'année précédente il avait été élu pour représenter Saint-Norbert sud à la première législature du Manitoba. En décembre 1873, il était nommé membre du Conseil du Nord-Ouest, dont il devenait en octobre 1878 le président, en même temps qu'il recevait le portefeuille de ministre de l'agriculture dans le gouvernement du Manitoba. L'année suivante (29 mai), il sortit du cabinet de M. Norquay en compagnie de M. Royal (q. v.). En 1875, il était devenu un fermier prospère sur les bords de la rivière Rouge, non loin de Saint-Norbert, quand il fut visité par M. J.-C. Hamilton, qui devait bientôt rendre témoignage de ses excellentes qualités dans un livre qu'il intitula *The Prairie Province*. Pierre Delorme était alors le patriarche d'une nombreuse et très intéressante famille, « un grand métis français, avec des cheveux frisés qui grisonnent », dit cet auteur, qui ajoute qu'il avait un excellent cœur, et des propriétés suffisantes pour pouvoir se montrer généreux.

**Delorme, Urbain.** — Métis qui en 1849 contribua puissamment à l'acquittement de Sayer (q. v.) et à la déclaration de la liberté du commerce à la Rivière-Rouge. Il était considéré comme le chef des prairies, et présidait aux grandes chasses organisées annuellement dans ce pays. Les Sioux le redoutaient, et Prud'homme raconte que, attaqué un jour par un de leurs plus vaillants chefs, il l'étendit mort à ses pieds. Tous les sauvages l'estimaient depuis lors un grand guerrier.

**Delorme, X.** — Était en charge du poste de la Longue-Prairie pour le compte de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson en 1804-05. En 1828, un Delorme accompagnait aussi sir George Simpson pendant son grand voyage au travers du continent américain.

**Demers, Rév. Louis-Benjamin.** — Né à Saint-Nicolas, P. Q., le 5 juin 1838, du mariage de Modeste-Basile D. et de Christine Olivier. Son père s'étant établi aux États-Unis, il entra au collège de Beauharnais, puis suivit à la Nouvelle-Orléans un jeune prêtre qui lui fit continuer ses études. Ordonné prêtre au diocèse de Chicago, il exerça d'abord le saint ministère dans les environs de cette ville, et eut à lutter contre les attaques du fameux Chiniquy. Puis il se dirigea vers l'Orégon, où M<sup>sr</sup> Blanchet l'employa dans ses missions. Il poussa même jusqu'en Californie; mais à la mort de son père il rentra au Canada, où il fut chargé par l'évêque de Sherbrooke de la nouvelle paroisse de Saint-Fortunat de Wolfstown. Le mauvais état de sa santé le força bientôt d'abandonner ce nouveau poste, et il repassa aux États-Unis. Il mourut dans le nord de l'État de New-York en avril 1888.

**Demers, MGR. Modeste.** — L'apôtre de l'extrême nord-ouest et le premier missionnaire chez la plupart

des tribus indiennes de la Colombie anglaise. Il naquit à Saint-Nicolas, P. Q., le 11 octobre 1809 du mariage de Michel D. et de Rosalie Foucher. Naturellement porté à la piété et d'une conscience plutôt timorée, il manifesta de bonne heure l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. Il fit ses études préparatoires chez un M. J. Bezeau, puis entra au séminaire de Québec, et fut ordonné prêtre par M<sup>sr</sup> Signay, évêque de cette ville, le 7 février 1837. Pendant quatorze mois il fut vicaire à la paroisse de Trois-Pistoles. C'est alors que, à la demande de M<sup>sr</sup> Provencher, il résolut de se consacrer aux missions difficiles de l'extrême ouest. Ce prélat avait précédemment reçu une demande de missionnaires signée par plusieurs pères de famille établis dans la vallée de la Colombie à la suite des expéditions du fameux J.-J. Astor, et il gémissait de n'avoir personne à leur envoyer. Il savait en outre que ce lointain pays était habité par de nombreuses peuplades indiennes; aussi fut-ce avec une immense satisfaction qu'il reçut l'offre de coopération du jeune prêtre. Malheureusement ses parents, quoique pleins de foi, ressentirent avec une extrême vivacité le sacrifice qu'on leur demandait, et quelques mois après son départ, son père et sa mère mouraient l'un après l'autre.

Il s'embarqua à Lachine le 27 avril 1837, et cinq semaines après il arrivait à Saint-Boniface, où M<sup>sr</sup> Provencher le garda quatorze mois, non seulement parce qu'il avait besoin de ses services, mais encore parce que son futur supérieur à la Colombie, M. Norbert Blanchet (q. v.), n'avait pu obtenir de passage dans les canots de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson. Quand celui-ci l'eut rejoint l'année suivante, les deux prêtres se mirent ensemble en route pour l'océan Paci-

fique le 10 juillet 1838. Le 26 du même mois, ils s'embarquèrent avec la brigade de bateaux de la C<sup>ie</sup> et, remontant la Saskatchewan, ils arrivèrent le 18 août au fort Carlton, où ils firent trente-six baptêmes et sept mariages. Aux forts Pitt et Edmonton, un total de cinquante baptêmes vint encore réjouir leurs cœurs d'apôtres. Puis, disant adieu à la grande rivière des prairies canadiennes, ils échangèrent leurs dix bateaux contre soixante-six chevaux, et le 2 octobre ils atteignaient le fort Jasper, au pied des montagnes Rocheuses. Ils firent là trente-cinq baptêmes, pour la plupart d'enfants métis. De là ils remontèrent le versant oriental de la grande chaîne, au sommet de laquelle ils tinrent à célébrer les saints mystères, en guise de prise de possession au nom de J.-C. des territoires arrosés par les cours d'eau qui y prennent leur source. Ils se trouvaient alors à quelque quatorze cents lieues de Montréal.

Entrant peu après dans la Colombie, ils descendirent ce fleuve jusqu'à Walla-Walla, où ils arrivèrent le dimanche 18 novembre 1838, enchantés de trouver en charge de ce poste un excellent Canadien, P.-C. Pambrun, père (q. v.), dont ils régénérèrent les enfants dans les eaux du baptême. Puis, continuant leur chemin, ils atteignirent bientôt le fort Vancouver, poste principal du pays, d'où ils purent faire leurs plans pour l'évangélisation de l'immense contrée qui leur était confiée.

Sans négliger les blancs qui se trouvaient sur son passage, M. Demers se dévoua surtout aux âmes les plus abandonnées, celles des pauvres sauvages qui étaient alors plongés dans l'ignorance la plus profonde et se ressentaient malheureusement de leur contact avec les blancs. Il commença par s'initier aux secrets